

Des Animaux...

Certes, des animaux ! Ils se sont longtemps pris pour autre chose, des êtres à part, dotés d'âmes immortelles, des êtres jouissant d'un fil direct au « créateur » avec un statut à part dans tout cet univers des étoiles fixes et filantes... Alors qu'ils se sont avérés n'être qu'une branche bizarrement émergente de pithécanthropes, dotés de ce langage et de ce cerveau hypertrophié, qui leur a permis de se créer des outils extraordinaires et de développer des procédés de survie efficaces.

Dans leur niche écologique ils ont eu un extraordinaire succès. Ils se sont imposés dans une géosphère incontestée par d'autres espèces. Les armes qu'ils ont développées contre les animaux susceptibles de les menacer et de les dévorer, les armes qu'ils ont développées contre leurs propres congénères furent si

efficaces que depuis le paléolithique plus aucun autre être vivant ne leur a contesté leur niche.

Aristote croyait encore pouvoir isoler l'espèce humaine du reste des vivants par son fameux « animal rationnel » un être doué de raison. Cette raison on l'a ensuite ennoblie en lui attribuant un R majuscule : la Raison pure, la Raison pratique, la Raison dialectique, la Raison scientifique, positive, logique, mathématique... Les autres espèces ne disposeraient pas de cet instrument hyperperformant qu'est notre « esprit ». Soit : nous avons développé les facultés calculatrices et signifiantes de notre cerveau à un point supérieur. D'autres espèces en ont aiguisé d'autres. Ainsi les oiseaux migrateurs disposent de facultés d'orientation magnétique que nous n'avons pas. Les dauphins utilisent un langage que nous commençons à peine à comprendre. Les abeilles s'orientent au soleil mieux que n'importe quel humain. Un chien perçoit des concentrations olfactives à des millions de fois supérieures à celles de l'homme. Et toutes ces bêtes s'entretiennent bien moins que ne l'a jamais fait le genre humain.

Depuis Platon (« Nul n'entre ici s'il n'est géomètre ») et Descartes (« les idées claires et distinctes »), puis le XVIII^e siècle, qui s'appelait présomptueusement le « siècle de la Raison », l'humanité a dû déchanter. D'abord la science a découvert, avec la théorie du chaos et la théorie des quanta, des phénomènes non linéaires et non causaux,

qui n'entrent plus dans les schémas rigoristes d'une Raison mathématisable. Mais c'est surtout la psychologie de l'inconscient qui a porté un coup fatal à une Raison pervasive : beaucoup de « raisons » de nos actions plongent leurs racines dans des couches obstruées et obscures de notre psychisme. Nous avons cessé d'être – et de vouloir être – des animaux rationnels. Nous sommes pétris de désirs et de pulsions, d'agressions et d'instincts meurtriers, pervers, narcissiques. Ceux-là, tout autant que notre rationalisme, nous ont aidés à survivre et à nous affirmer dans le tohu-bohu de la sélection naturelle.

Tout le signifiant que notre raison a construit en s'enveloppant sur elle-même constitue certes un édifice d'une belle architecture, une logique, une mathématique, une science de vastes proportions. Cela aide à dompter et à exploiter une nature rude, dont les forces nous dépassent infiniment, dans ses tempêtes, ses éruptions volcaniques, ses tremblements de terre, ses épidémies et ses plaies. Ce que nous appelons notre science se frotte quotidiennement à une « réalité » qui nous est extérieure, en soi, et nous la serrons de près en lui extorquant des informations sur sa manière d'être et de fonctionner. Ce que nous appelons des atomes (des « non-sécables », alors qu'en réalité ils le sont) s'agglutinent en molécules, dont certaines sont appelés par nous « des métaux ». Ceux-ci se dilatent sous l'effet d'une énergie que nous appelons « chaleur ». Les rails du chemin de fer se

dilatatent sous le soleil d'été ; nous leur aménageons donc un petit espace à leurs bouts pour éviter qu'ils ne se cabrent et provoquent des déraillements.

Toute la science est à l'avenant : elle permet de dominer des éléments, de produire mieux et plus vite, de préserver notre santé et notre bien-être à l'intérieur de nos rapports de production avec la « nature ».

Les autres animaux n'agissent pas sur la nature à travers le même schéma que nous, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'aient pas de compétences adaptatives. Souvent ils naissent avec des instincts innés d'une remarquable acuité. Le jeune poulain galopera quelques jours après sa naissance, et l'aiglon volera à peine les ailes lui ont poussé. L'insecte le plus petit construira son refuge ou sa toile d'après un savoir localisé dans son minuscule cerveau. Ces comportements sont, il est vrai, très peu adaptatifs, ce qui veut dire que, dès qu'on détruit le milieu naturel d'un animal, ses actes ne sont plus en conformité avec son environnement, et, tôt ou tard, il périra et son espèce sera menacée d'extinction.

N'empêche que, entre l'animal animal et l'animal homme il n'y a pas d'abîme. S'étant développé à partir des espèces supérieures de pithécantropes, l'homme s'inscrit dans la lignée des êtres vivants. L'ontologie actuelle voit une ligne ininterrompue dans la complexification de l'être : à partir des masses diffuses de particules dans l'univers naissent progressivement, avec une structure interne de plus

en plus complexe, des gaz, des molécules, des spores, et, avec le code de l'acide désoxyribonucléique, des végétaux, des animaux et l'homme, chaînon ultime de cet essor. Est-ce que dans d'autres galaxies, sur d'autres planètes de soleils lointains, se poursuit la même émergence ? Étant donné les milliards d'exoplanètes qui doivent exister ailleurs que sous notre étoile, cela peut paraître possible, voire probable et vraisemblable. Mais nous n'en savons, pour le moment, rien. Restons donc avec nos constatations terrestres au ras de notre glèbe.

L'homme est un animal doté d'un esprit d'analyse et de synthèse, d'un langage articulé procédant par raisonnements syllogistiques. Il crée sans cesse du signifiant qu'il accumule au fil des âges. Il sait qu'il sait, et cela le rend méditatif, soucieux, angoissé, mélancolique, dépressif, mais peut-être aussi enthousiaste et entreprenant. Une longue tradition philosophique a voulu lui attribuer – à cause de cette autoréflexion sur lui-même – une « âme ». Et celle-ci, on a voulu la voir immortelle. Quelles qu'en soient les variantes, du karma bouddhiste au pneuma platonicien, du ruach hébraïque aux substances immortelles de Saint Thomas, des mânes romaines aux revenants écossais, la tradition se tisse en un fil solide à travers les siècles. La dévaloriser comme une supercherie bousculerait les croyances, ne serait-ce que pour leur persistance, mais la dénoncer comme une illusion devient désormais indispensable.

Pendant des siècles l'humanité s'est accrochée à cette croyance, dans sa vaine illusion d'une vie après la mort, une éternité fantasmée. L'homme ne voulait pas se concevoir dans sa finitude terrestre. Son équation avait une asymptote qui, quelque part, se perdait dans l'infini. Les religions égyptienne, judaïque, grecque, chrétienne, musulmane ont porté cette croyance comme la clef de voûte de leur édifice. Cela explique la solidité illusoire du mythe dont on a du mal à se débarrasser.

Le bouddhisme résolvait le mystère par sa conception de la migration des âmes à travers plusieurs réincarnations. Ce n'est que l'ultime intuition du nirvana qui la libère de sa prison corporelle. Dans *Phèdre* (249) Platon reprend la tradition orientale, mais pour lui l'âme a un caractère plus intellectuel. Si elle a préexisté avant la naissance de l'homme, elle est aussi siège de connaissances qui sont obliérées par l'incarnation ultérieure. Ainsi, le jeune esclave du *Ménon* retrouvera, dans son esprit, une démonstration géométrique - on dira plus tard une connaissance *a priori* - dont il ne se rendait même pas compte. Socrate aidera le garçon à accoucher de cette connaissance en le guidant vers la sortie de l'obscurité. Dans la théologie judéo-chrétienne la croyance à une âme immortelle, porteuse du péché et de sa rédemption, est évidemment un pivot central. Le problème, pour les chrétiens surtout, se pose quand il s'agit de déterminer à quel moment naît cette âme qui ne sort plus d'une

migration antérieure. Est-ce à la fécondation de l'ovule, donc à la première bifurcation de la cellule en deux ? Ou au troisième mois de la grossesse ? Ou à la naissance ? Ces questions se répercutent évidemment sur les discussions et les diatribes concernant le droit à l'avortement. Toute interruption de grossesse serait non seulement la destruction d'un corps en formation, mais aussi celle d'une âme déjà tout entière dans sa pure spiritualité.

Questions vaines et spécieuses pour nous qui statuons que l'être humain est un animal « normal » dans la série des êtres vivants apparus à la surface de notre planète.

Nous ne sommes pas les premiers à revendiquer cette thèse. Les matérialistes de l'antiquité - Démocrite, Épicure, Lucrèce - avaient déjà affirmé avec fermeté et fierté que l'homme était un être formé d'atomes, les uns plus grossiers, les autres plus subtiles, mais bien corpusculaires et accrocheurs. Leur vision, considérée comme hérétique par les pères de l'Église, comme grossière par les philosophes idéalistes des siècles suivants, fut longtemps combattue ; ce qui explique que bon nombre de leurs textes se soient perdus et que leurs manuscrits n'existent plus.

Les matérialistes du XVIII^e siècle – La Mettrie (*L'Homme Machine*, 1747), d'Holbach (*Le Système de la Nature*, 1770), Diderot dans *L'Encyclopédie* – défendaient des thèses matérialistes avancées qui leur valurent la réprobation et la censure

de l'époque. La même mise à l'écart arriva aux tenants allemands d'un matérialisme biologique au XIX^e, comme Ernst Hæckel (*Histoire générale du développement des Organismes*, 1866), ou Friedrich Engels (*Anti-Dühring*, 1877), ou au Néerlandais Jacob Moleschott (*Le Parcours du vivant*, 1875). Il est vrai que ces penseurs ne disposaient pas encore d'une chimie organique suffisamment développée pour leur permettre l'explication des acides aminés ou l'apparition de la molécule du code génétique. Leurs ouvrages manquaient, par conséquent, de la rigueur inductive pour expliquer l'apparition et l'évolution du vivant dans le cycle de la nature. Mais leurs visions n'en étaient pas moins des intuitions lumineuses concernant la réalité matérielle des choses. Ce n'est que le XX^e siècle qui ouvrit la voie aux biologistes matérialistes, lorsque James Watson et Francis Crick réussirent à décrire avec précision l'acide désoxyribonucléique (1953), avec sa structure hélicoïdale, sa duplication et sa reproduction altérée, permettant d'expliquer à la fois les régularités et les éventuelles mutations de l'information génétique. Toute la palette du vivant apparut dès lors comme un seul déploiement temporel de génotypes et de phénotypes plus ou moins adaptés à tel ou tel milieu. L'émergence progressive d'un cerveau de plus en plus complexe en était le corolaire.

Plus personne de sérieux, appartenant au monde de la science, et non à celui des vaticinateurs évangélistes

américains, ne peut mettre en doute la théorie darwiniste de l'évolution des espèces. Le fait d'être conçu comme un chaînon d'une évolution multimillénaire ne devrait pas passer pour une infamie. Nous sommes des créatures temporairement bien adaptées à notre environnement, parmi beaucoup d'autres. L'élégance du guépard qui se faufile entre les branches, la rapidité du cobra qui frappe sa proie, le majestueux vol plané de l'aigle au-dessus des montagnes devraient, pour nous, témoigner de la belle adaptation d'autres espèces. Elles ne parlent pas, elles ne créent pas des bombes atomiques, mais elles ne détruisent pas non plus systématiquement leur milieu vital.

En toute apparence, l'homme est le maillon le plus spécifique, le plus envahissant aussi, le plus nombriliste de cette pyramide. Jusqu'à nos jours, il s'est volontiers considéré comme le couronnement de la création, comme un être à part, doué de raison, celle-ci étant exaltée au parangon de Raison, c'est-à-dire une faculté tout à fait spécifique, inexistante ailleurs parmi les vivants. Celle-ci était analysée par Kant comme fonctionnant à travers des catégories, qui seraient autant de « schémas » à travers lesquels nous captons notre insertion dans le monde, les plus remarquables étant la causalité et la finalité. Par notre entendement et notre Raison, nous transcendons l'inexorable césure qui sépare notre conscience autoréférentielle du monde objecté comme extérieur. Or, nous constatons – à travers une observation

comportementaliste des animaux – que ceux-ci aussi sont parfaitement capables de « raisonnements » causaux et finalistes. Ainsi, les singes et bien d'autres espèces sont aptes à créer des outils primitifs pour, par exemple, entrer dans une fourmilière ou casser une noix de coco. Même au niveau des instincts les plus rigides, innés à partir de la naissance, de nombreuses espèces montrent des comportements finaux et causaux : la construction d'une digue par les castors ou le tissage d'une toile d'araignée en sont des exemples parmi de nombreux autres. Même si ces aptitudes ne montrent aucune adaptabilité ni aucune plasticité, ils relèvent d'une réflexion : « si a...alors b », « si je veux atteindre b...alors je dois implémenter a ». La complémentarité du système « nature » et du système « être vivant » s'est stabilisée dans cette complexité par l'évolution, et s'il n'en était pas ainsi, aucune émergence du vivant n'aurait été possible. Il s'agit ici d'une double contingence qui doit nécessairement mener à une complémentarité, sous peine de mener à la catastrophe et la disparition-extinction.

Voilà donc humanité et animalité ramenées à une singulière convergence. Même si, au-delà de cette convergence, les êtres humains ont développé bien d'autres dimensions de leur insertion dans le monde objecté – langage, mœurs, science, technique, mythes, art, religion, morale, droit – leur rapprochement avec le monde animal n'est ni dégradant, ni péjoratif. Ils

devraient, bien au contraire, rester admiratifs devant les nombreuses facultés adaptatives et inventives dont disposent les animaux et dont eux-mêmes sont privés. Les yeux de la mouche et l'odorat du chien dépassent de loin les performances humaines.

Après les philosophes grecs de l'antiquité, le premier dans le courant occidental de la pensée à avoir de nouveau osé jeter un coup d'œil dans cette direction fut Descartes. Sa théorie des « animaux-machines » resta longtemps dans l'histoire de la philosophie comme une billevesée excentrique au bord du chemin. De fait, elle était surtout destinée à maintenir intacte la pure spiritualité de l'âme et de l'esprit humains, extraits de tout ce qui devait les rallier à la matière étendue, deuxième substance, radicalement autre, fonctionnant sur un mode mécanique, alors que l'âme devait rester spirituelle. Descartes était galiléen, mais il s'avancait masqué (*larvatus prodeo*) ; il avait toujours peur de tomber sous le redoutable couperet de la « Sainte Inquisition » et de voir ses écrits menacés de blasphème.

Pierre Gassendi, écrivant ses objections aux « Méditations », ne manque pas de lever le problème : « La faculté de sentir que vous rangez parmi les modes de la pensée n'est pas différente en l'homme de ce qu'elle est chez les bêtes ; or, comme l'âme des bêtes est matérielle, celle de l'homme peut l'être aussi. »¹

1 Descartes, Œuvres complètes, Pléiade ; Objections de Gassendi aux « Méditations », éd. Gallimard, p. 471.

Voilà Descartes enchevêtré dans ses contradictions. Il s'en tirera toujours par des entourloupes : l'âme spirituelle et l'âme sensorielle se rencontrent dans la glande pinéale et font marcher la machine aux ordres de l'esprit.

Soyons clairs aujourd'hui : l'homme-machine fonctionne comme l'animal-machine, à travers un appareil extrêmement complexe de cellules nerveuses, reliées entre elles par des milliards de milliards de synapses, fonctionnant avec des circuits électriques, variant d'une intensité de quelques hertz à des milliers.

Cette constatation va encore à l'encontre des convictions d'un nombre considérable d'humains, soit par pure ignorance et intrications mythiques, soit par superstitions religieuses, soit même par préjugés scientifiques spiritualistes.

Mais elle n'a, en elle-même, aucune dimension dégradante ; au contraire, elle est d'une élégance scientifique magnifique et d'une grande vigueur philosophique. L'homme se trouve ainsi localisé comme membre à part entière dans l'immense variété des êtres vivants produits par l'évolution au cours des milliers de millénaires d'évolution, à la surface de cette planète. Il partage beaucoup de similitudes avec d'autres êtres de cette arborescence, et il s'en distingue par la vigueur particulière de ses capacités d'insertion, ce qui fait qu'il est, sans conteste, le vivant qui a le plus modelé – ou déformé, faut-il dire défiguré – la biosphère.

Aujourd'hui il devient clair que son intervention dans le milieu naturel risque de complètement déséquilibrer celui-ci. Selon toutes les mesures scientifiques concordantes et sérieuses le constat est sans appel : de nombreux indicateurs atmosphériques, biologiques, océanographiques montrent des aberrations inquiétantes pour l'équilibre général de la planète. Les effets de réchauffement de l'atmosphère sont réels et induisent des conséquences déjà tangibles et potentiellement catastrophiques à l'avenir. Pour s'y opposer, il faut – c'est une évidence – une action coordonnée et unifiée de l'humanité entière. Or, celle-ci, dans un aveuglement stupide, s'obstine à vivre un capitalisme mondialisé, qui divise les efforts en antagonismes, l'action en concurrence, la coopération en rivalités obtuses. La conscience collective d'une coordination dans ce domaine semble manquer totalement. Aucun internationalisme ni de type marxiste ou prolétarien, ni de type chrétien ou solidaire ne semble capable de susciter cette prise en main de notre mode de production. Si on ajoute à cette malheureuse constatation la menace croissante d'une agression nucléaire entre nations, la disparition de l'espèce humaine semble programmée et orchestrée par elle-même.

Gardons cependant un fil d'optimisme : le genre humain possède ce qu'il est convenu d'appeler son 'intelligence'. À ce jour, celle-ci lui a permis de se mettre à l'abri des dangers et des pestes qui le

menaçaient. Partons sur l'hypothèse positive que la clairvoyance de la science illuminera les initiatives futures et amènera les hommes à s'organiser différemment. Le cri d'un célèbre manifeste se transforme aujourd'hui en : « Humains de tous les pays, unissez-vous ! » Jetez bas les entraves qui vous enchaînent à une vision étriquée de la patrie et de la nation ! Vous êtes concernés tous, et tous conjointement. Ne travaillez plus les uns contre les autres, mais les uns avec les autres. S'il faut, pour cela abolir le capitalisme nombriliste des milliardaires bourgeois, il le faudra et nous passerons par cette case.

Une chose doit cependant apparaître comme claire désormais : ce n'est pas avec une économie orientée vers une exploitation mutuelle des taux de profit, c'est-à-dire une compétition concurrentielle aux salaires mondialement les plus bas, un morcelage infinitésimal de productions parallèlement superflues entraînant une course aux coûts de production les plus rentables, qu'on arrivera à conserver la surface de notre terre dans un état d'habitat soutenable. Il n'y aura pas de politique écologique cohérente sans une politique concomitante de planification économique.

L'argument – à la fois phare et massue – du capitalisme a toujours été le côté « animal » de l'homme. C'est un rapace. Il ne connaît que son désir... ou ses besoins les plus immédiats. Ce qui peut être vrai pour un animal traquée par la faim et la survie, ne doit plus être vrai pour un animal nageant dans

l'abondance, la surproduction permanente, technique et robotique à l'appui. Mais voilà, nous serine-t-on, enlevez le désir de posséder, la pulsion d'emprise, rien ne fonctionnera plus. Vous avez bien vu la supériorité du capitalisme sur le communisme ! Dès qu'on enlève à l'homme la possibilité de s'enrichir, de posséder plus que son voisin, d'exploiter celui-ci ou de le subjuguier, dès qu'on frustre le caractère expansif de son ego, il s'étiole, il devient paresseux et fourbe, il s'avilit et s'avachit. C'est « la fable des abeilles » de Mandeville ! Les malins abusent des vilains, et ceux-ci se laissent faire par cagnardise ou apathie.

Si on part de cette hypothèse, toute responsabilisation de tous les hommes pour tous les hommes devient une phantasmagorie irréaliste, une élucubration de philosophes, comme aiment à le répéter les coryphées du capitalisme triomphant.

Ceux-ci veulent continuer à penser à l'intérieur du carré barricadé de l'idéologie dominante. Point de solution, ni donc de salut en dehors d'elle. Propriété privée, accumulation du capital, concurrence déchaînée et achat de la force de travail des plus démunis.

Dans ce cas, il faut abandonner notre thèse développée plus haut, d'une économie qui serait loi (nomos) pour la maison (oikos) entière. En effet, sans coordination, sans coopération au niveau mondial, sans transfert de plus-values des plus performants aux

moins performants, il n'y aura pas de contrôle sur le climat ni sur la surexploitation des ressources. Ce sera la programmation involontaire, mais inexorable, vers une planète inhabitable destinée à l'extinction d'une espèce qui aura durement insisté sur l'incapacité à brider ses ego.

De l'adaptabilité

L'homme n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui. Si l'on situe l'anthropisation (le devenir humain) quelque part dans le pléistocène moyen, le Chibanien, on voit apparaître des espèces comme *homo heidelbergensis* ou *homo rhodesiensis*, puis l'homme de Néandertal et l'homme de Denisova. Cette évolution s'étend sur une période de 774.000 AC jusqu'à 120.000 AC. Vers 300.000 AC apparaît l'*homo sapiens* en Afrique, avant de se propager dans toutes les contrées terrestres, évinçant les autres branches des hominoïdes. Comparé à la période que nous considérons comme « historique » - c'est-à-dire celle qui s'étend sur les douze mille dernières années – nous sommes dans une proportion infime par rapport à la longue évolution qu'a subi le genre humain avant de devenir le *sapiens sapiens*, comme il s'appelle fièrement de nos jours.

Même cette courte période de mémoire historique permet de constater un changement constant et

profond dans la façon dont l'homme a modelé son échange organique avec la nature, ses modes de production, ses rapports de production et ses relations sociales. D'une évolution lente de cueilleur-chasseur à planteur agricole, de matriarcal à patriarcal, de migrant à sédentaire, de tribaliste à familial, de matrilineaire à patrilineaire, il a non seulement subi des modifications dans son ossature et sa stature, mais aussi – on l'oublie trop souvent – dans sa relation avec le monde environnant et avec ses congénères. Qui lit la « Guerre des Gaules » de Jules César est étonné de constater que pour les Celtes de cette époque la Gaule s'articulait en une multitude de fractions isolées, des Arvernes aux Bituriges, des Éburons aux Nerviens ou aux Trévires, chacune de ces « tribus » vivant sur un territoire au départ délimité, mais pouvant vite changer, par alliance, migration, guerre ou famine. Pourtant nous ne sommes ici qu'à quelque deux mille ans avant notre époque, un battement de cils dans la grande Histoire. Dans les mêmes historiens latins – César et Tacite – nous apprenons avec surprise que les Germains de l'époque ne connaissaient pas la propriété privée des terres, mais qu'au contraire, ces tribus évitaient sciemment l'attribution de domaines à des « privés ». Ils établissaient une famille sur telle parcelle, puis la changeaient sur une autre l'année suivante, tant pour éviter des rivalités inutiles que pour mieux ménager les sols.²

2 Cf. César : *La Guerre des Gaules*, livre 6, chapitre 22.

À l'homme contemporain, la manière dont il vit et conçoit sa quotidienneté apparaît d'abord comme une évidence, puis surtout, par ses rythmes inaltérables, comme un confort et une assurance. Ce n'est peut-être qu'en temps de guerre qu'il s'aperçoit qu'un monde autour de lui peut s'écrouler et ouvrir un pratico-inerte à une béance totale.

À cet endroit, il faut remettre la notion d'évolution dans sa juste interprétation. Dans une littérature pseudo-scientifique, on trouve souvent le darwinisme interprété comme « la survie du plus fort », ce qui est une ineptie tantôt raciste, tantôt machiste, mais toujours fausse. On pourrait à la limite formuler la théorie correctement en parlant de « la survie du plus adapté », mais même cette formulation n'est qu'approximative. Ce dont parle réellement le darwinisme, c'est d'une double contingence : le croisement entre un milieu en changement plus ou moins long, et un vivant exposé aux hasards des mutations génétiques de l'acide désoxyribonucléique. Par une pure contingence, telle mutation de la transmission génétique peut s'avérer utile et favorable dans tel ou tel milieu, où elle est apparue. Dans ce cas, elle a plus de chances de se reproduire, et dans le cours de milliers de générations à apparaître comme caractère distinctif : un bec plus long – ou plus court, suivant les données environnementales – donne un avantage à l'une ou l'autre variante. Ce processus de « sélection naturelle » s'étend en général sur des

milliers de millénaires. Ainsi, le squelette debout avec la marche correspondante du pithécanthrope a probablement mis des centaines de milliers d'années à se dégager et à s'affiner, comme avantage de sécurité et de vitesse. L'évolution physiologique d'une espèce vivante – que ce soit le pinson ou le singe – prend donc des temps géologiques considérables. Elle peut aussi se terminer en catastrophe, comme l'extinction des dinosaures, au Crétacé-Tertiaire. Ce fut alors la chute d'une immense météorite dans la région du golfe mexicain qui provoqua un changement de climat tel que la survie de ces immenses consommateurs de calories devint impossible.

Mais l'évolution du vivant n'est pas seulement physiologique, elle a aussi une face comportementale, *behavioriste*, comme diraient nos anglophiles. Pour la plupart des animaux les comportements sont fixés par des arcs instinctifs innés. De la tortue qui, à peine sortie de l'œuf, cherche la mer au plus vite pour y nager et se nourrir, jusqu'à l'aiglon qui, au bout d'une nidation rapide, se jette dans le vide pour voler, de nombreux animaux disposent de circuits cérébraux qui les propulsent tout de suite dans leurs comportements génétiquement acquis. Ceci ne veut pas dire que dans ce domaine il n'y ait pas aussi une part d'apprentissage, surtout dans les espèces supérieures. Les lionceaux apprennent à bien chasser par un prudent guidage de leurs congénères, généralement les femelles plus que les mâles

Chez l'homme, les dotations instinctivement implantées dans le cerveau ont largement disparues. Le bébé humain est certes muni de potentialités cérébrales considérables, comme celle du langage et de la marche debout, par exemple, mais il naît dans un état d'incomplétude telle qu'il a besoin de soins parentaux longs et laborieux avant d'articuler son développement. Comme instincts, il ne lui reste que celui de la succion et de la préhension manuelle et buccale. C'est la raison pour laquelle Freud a préféré parler chez l'homme de « pulsions » (*Triebe*) plutôt que d'instincts : pulsion de vie, pulsion de mort, pulsion sexuelle, pulsion d'emprise, pulsion de prestige...

On constate un développement inversement proportionnel : plus nous montons dans la sphère des mammifères, plus la plasticité du comportement devient grande. La recherche de comportements finaux s'affine et s'aiguise : un chimpanzé saura préparer une brindille pour aller puiser les fourmis dans un nid, il trouvera la pierre de bonne taille pour casser une noix, il apprendra même à utiliser un ordinateur pour accéder à sa nourriture.

Mais l'espèce qui a montré de loin la plus grande adaptabilité, la plus grande ouverture au changement, c'est l'homme. Dénué de capacités très spécialisées, doté ni d'un odorat ni d'une vue ni d'une ouïe particulièrement pointus, ni de la faculté de s'orienter selon le champ magnétique de la terre, il a dû – dès le

début de son hominisation – inventer des techniques de survie raffinées. Les vêtements de peaux de bêtes, la domestication du feu, la construction d’abris élémentaires étaient sans doute parmi les premières grandes « inventions » de nos ancêtres.

À ses débuts, l’homme ne faisait subir aucune transformation à ce que la nature lui offrait dans son environnement immédiat. La chair du gibier abattu, les fruits des arbres, les graines et les feuilles des plantes, les racines sous terre lui assuraient une subsistance quotidienne maigrement renouvelable. Probablement, il disposait d’une résistance à la faim plus grande que celle de l’homme moderne. Au seuil de la famine, il pouvait sans doute jeûner plusieurs jours, voire semaines, à condition de disposer d’une source d’eau. À partir du moment où il arrivait à disposer d’un surplus, la conservation (sous sel) ou le troc s’offraient comme mode de vie. Le don rituel entre familles et clans s’est installé très tôt dans l’évolution³. À la valeur d’usage se superposait une valeur d’échange, laquelle pouvait s’exprimer dans un moyen terme : perles ou cailloux, puis bouts de métal ou monnaies.

Alors que l’évolution physiologique des autres vivants s’étalait sur des millions d’années, l’accumulation du progrès technique et scientifique de l’*homo sapiens* s’est déroulée selon une courbe

3 A ce sujet le livre de Marcel Mauss « Essai sur le Don » donnera les informations utiles.

exponentielle de plus en plus abrupte. Ceci est sans doute dû à sa capacité phénoménale de mémoire et à l'habitude qu'il a développée de transmettre ses aptitudes acquises et son savoir théorique et culturel de génération en génération. On sait aujourd'hui qu'il existe une transmission de certains savoirs spécifiques même chez les animaux supérieurs, variable suivant l'écosystème, différent par exemple entre les gorilles du Zaïre et ceux de l'Ouganda. Mais il faut bien se rendre compte qu'aucune espèce n'est arrivé au stade humain de transmission et d'inventivité. C'est cette capacité gnoséologique de s'inventer en se renouvelant qui a permis à *homo sapiens* de devenir l'espèce sans conteste dominante à la surface de notre planète. C'est aussi cette supériorité qui a porté l'homme longtemps à se prendre pour un être à part dans le royaume du vivant, alors qu'il n'en est qu'une variante très efficace et expansive.

Les anthropologues nous disent que ce fut la main, articulée en quatre doigts et un pouce opposable, qui permit une habileté exceptionnelle dans le maniement des outils, s'ajoutant à un accroissement du volume cérébral, réservoir de mémoire et concepteur d'astuces, potentialité de langages articulés aussi. C'est ainsi que naquirent ensemble la science et la technique. Celles-ci demeurèrent longtemps enveloppées dans un univers mythique tabouisé et une spiritualité religieuse omniprésente. Pendant très longtemps le *sapiens* demeurait bouche bée devant les grands

phénomènes de la nature : foudre, éclairs, tonnerre, tremblements de terre, éruptions volcaniques, tempêtes et ouragans, pluies diluviennes, invasions de sauterelles, pestes et famines... Il les attribuait à une cohorte d'êtres supérieurs invisibles, divinités bonnes ou méchantes, des djinns et des diables, qu'il fallait apaiser avec des sacrifices : êtres humains, animaux, pain ou vin, cela pouvait aller jusqu'à l'être le plus cher : Iphigénie ou Isaac...

Au fil du temps, le genre humain s'est extrait de ces extrapolations totémiques, au fur et à mesure qu'il arrivait à une vision plus éclairée des phénomènes naturels et de son environnement. Cela n'exclut pas qu'encore de nos jours une vaste frange des populations du globe demeurent engoncées dans des superstitions abracadabrantes, provoquant des angoisses et des projections fantasmatiques. C'est peut-être même une des dimensions humaines essentielles, liées à ce cerveau surproportionné qu'est celui de l'homme : l'animal-animal a des peurs, des paniques, des instincts de fuite ou de camouflage, là où l'homme a des angoisses et des tremblements devant le sublime. L'exaltation irrationnelle, voire le fanatisme prosélyte, n'ont pas disparu des sociétés contemporaines.

Mais la courbe ascensionnelle du savoir établi ne s'est pas arrêtée non plus et continue de modifier les rapports de l'homme avec la nature et les rapports des hommes entre eux. Il s'agit ici d'une modification

bien plus rapide et donc tangible que celle des adaptations successives du phénotype génétique, se déroulant avec une lenteur imperceptible sur des millions d'années. Entre l'invention de la roue par les Sumériens en 3500 AC et l'invention de l'avion s'étendent quelque 5400 années, entre les lois sur la poussée d'un liquide sur les corps en immersion (Archimède vers 250 AC) et la découverte des lois de la gravitation par Newton (1686 PC) moins de 2000 ans se sont écoulés.

Or, il faut se rendre compte que toutes ces connaissances techniques, accompagnées de leurs soubassements scientifiques, exercent une profonde influence sur les conditions de vie des hommes et sur leurs relations sociétales. Celles-ci se modifient au fur et à mesure que l'influence du *sapiens* sur la nature devient plus incisive, transformant non seulement son milieu vital, mais aussi ses propres conditions de vie, ses modes de production et ses rapports de production. En cela il a montré une adaptabilité remarquable ! On peut même dire que les découvertes scientifiques et technique peuvent demeurer impénétrables au commun des mortels, alors que, dans leurs habitudes quotidiennes, ils adoptent les modifications qui leur arrivent comme autant de miracles. Ainsi, l'électricité, le téléphone, la radio, la télévision, l'ordinateur surviennent dans la vie du quidam, lui apprenant à s'en servir, sans qu'il en comprenne le moins du monde le fonctionnement.